Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

5 | 1992
Varia

Sur *Les Bacchantes* de Théocrite

Maria Teresa Molinos Tejada

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1053>

DOI : 10.4000/kernos.1053

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1992

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Maria Teresa Molinos Tejada, « Sur *Les Bacchantes* de Théocrite », *Kernos* [En ligne], 5 | 1992, mis en ligne le 19 avril 2011, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1053> ; DOI : 10.4000/kernos.1053

SUR LES BACCHANTES DE THÉOCRITE

L'expérience religieuse sous-jacente du culte de Dionysos diffère essentiellement de celle que l'on trouve dans le culte du reste des Olympiens et offre des possibilités de communion, d'identification avec la divinité, tout à fait absentes de la religion homérique.

Faut-il seulement rappeler que τὰ ὄργια n'étaient pas des "orgies" dans le sens moderne du mot, mais des actes de culte accomplis au cours d'un rituel religieux, et que βακχεύειν signifiait devenir βάκχος ou βάκχη ? Le fidèle sentait que le dieu prenait possession de lui et pouvait, tant que l'extase durait, s'appeler du nom du dieu qu'il adorait. La musique, la danse, la ὀρειβασία... l'aidaient à se libérer des inhibitions, des conditionnements que la raison et les règlements sociaux imposaient à sa conduite, l'aidaient à laisser la périphérie et à s'avancer dans la vraie nature des choses, la communion avec la divinité, l'extase.

Le point culminant de ces cérémonies était l'ώμοφαγία ou σπαραγμός, le dépiècement et la manducation d'un animal fraîchement tué, encore plein de sang et de vie, victime dans laquelle on croyait voir la divinité. En absorbant son sang, on se sentait pénétré de la force du dieu.

Normalement il s'agissait d'un animal; le taureau était sans doute le plus représentatif. C'était une des formes les plus communes que prenait Dionysos pour se manifester à ses fidèles. Selon Plutarque¹, les femmes d'Élis priaient le dieu de paraître en criant par deux fois ἄξιε ταῦρε, et Dionysos avait aussi des prêtres appelés βουκόλοι; mais d'autres animaux étaient également censés représenter le dieu. Pouvait-il arriver que la victime fût un homme ? Quelques épithètes font penser à cette possibilité : par exemple, Διόνυσος ἀνθρωπορραίστης, ou la festivité nommée ἡ ἀνθρωποθυσιῶν βακχεία; le mythe même de Penthée pointe dans cette direction-là. Nous avons des renseignements épars² sur des sacrifices humains à Chios et à Ténédos en l'honneur de Διόνυσος ὠμάδιος. Une des dénonciations entraînant la loi de *bacchanalibus* de 186 av. J.-C., qui prétendit régler le mouvement dionysiaque italien, était précisément le meurtre rituel... Cela fut possible. Les indications sont cependant très vagues et il y a certainement des érudits pour lesquels ces informations

¹ *Quaest. Gr.*, 36, 299b.

² Cf. l'information recueillie par E.R. Dodds dans l'introduction à son édition des *Bacchantes* d'Euripide, p. XVIII-XX, et dans l'appendice I, *Maenadism*, in *The Greeks and the Irrational*, Berkeley, 1951, p. 270-282.

n'ont pas de crédit. On a voulu voir aussi dans *Les Bacchantes* de Théocrite (v. 29) une indication de cette espèce. Il s'agirait d'une allusion voilée à la mort d'un jeune garçon; on a défendu la possibilité d'une excuse, même d'une apologie, d'un encouragement de la part du poète à commettre de tels faits.

Nous allons maintenant réviser ce vers, sans doute un des plus polémiques de l'œuvre de Théocrite, et à l'aide du Papyrus d'Antinoé, nous emprunterons une nouvelle voie de solution.

Les Bacchantes, comme les hymnes de Callimaque ou l'idylle des *Dioscures*, ne sont probablement pas de véritables hymnes religieux destinés à l'exécution du culte; il est beaucoup plus vraisemblable qu'ils soient, bien que remplis d'allusions et de formules rituelles, des compositions simplement littéraires écrites à l'occasion d'une fête, peut-être évoquées par elle.

La question de l'authenticité de l'idylle est un problème sur lequel les érudits ne se mettent pas d'accord. Wilamowitz soulignait les défauts formels, les gaucheries métriques et de construction, la maladresse de composition spécialement dans l'utilisation des particules³, mais le papyrus d'Antinoé⁴ et aussi le parchemin du Louvre⁵ pour la première partie du poème prouvent, qu'au moins au Ve siècle, *Les Bacchantes* étaient admises parmi les idylles authentiques de Théocrite. Aujourd'hui on est presque d'accord pour reconnaître au poète syracusain la paternité de l'idylle.

La narration du sacrifice de Penthée commence directement sans aucun préambule ni dédicace : Inô, Agavé et Autonoé, chacune à la tête d'un θίασος, sont tranquillement dans les champs, dans un καθαρῶ λειμῶνι (v. 5) plus exactement, avec la connotation de pureté rituelle que καθαρῶ possède, apprêtant des autels rustiques en l'honneur de Sémélé et de Dionysos. Elles ont déposé sur les autels les ἱερὰ πεποναμένα (v. 7), les ὄργια (v. 13) qu'elles ont fait sortir de leurs corbeilles rituelles, les κίσται, et que les non initiés, βέβηλοι (v. 14), n'ont pas le droit de contempler. Elles se disposent donc, au contraire des bacchantes d'Euripide, à célébrer une cérémonie sacrée. Soudain elles aperçoivent Penthée qui, caché dans un arbre, guette la paisible scène. Prises d'une fureur subite, elles le

³ *Die Textgeschichte der Griechischen Bukoliker*, Berlin, 1906, Beilage 8, *Lenai*, p. 215 sq.

⁴ A.S. HUNT-J. JOHNSON, *Two Theocritus Papyri*, London, 1930, p. 19-87 + Add. 207 in *The Antinopolis Papyri III*, London, 1967.

⁵ *Perg. du Louvre 6678*, publié par K. WESSELY in *WS*, 8 (1886), p. 221-230, et *Mitt. Pap. Erz. Rainer*, 2 (1888), p. 78 sq. Cf. aussi les corrections de lecture effectuées par J. BINGEN in *CE*, 57 (1982), p. 309-316.

chassent et le mettent en pièces. La narration se déroule rapidement, sans s'attarder sur l'horrible spectacle avec des détails macabres.

Ensuite, avant le salut final, le *χαίροι* à Dionysos, à Sémélè et à ses sœurs, le poète tire de l'histoire du châtiment de Penthée une réflexion personnelle, une sorte de pieuse *γνώμη*, habitude aussi ancienne qu'Hésiode (*Erga*, 270), que nous retrouvons souvent dans la littérature grecque. Ainsi le messager des *Bacchantes* d'Euripide, à la fin de son récit signale (v. 1150) : *κάλλιστον... σεβεῖν τὰ τῶν θεῶν*, «le respect des dieux, c'est ce qu'il y a de plus beau». Des réflexions similaires se retrouvent dans deux des *Hymnes* de Callimaque, poèmes qui ressemblent le plus à notre idylle. Dans l'hymne à Déméter, après la narration du châtiment du pauvre Érysichon, dévoré par une insatiable faim, le poète s'écrit (VI, 116 sq.) : «Déméter, qu'il ne me soit point ami celui que tu n'aimes pas... mauvais voisins pour moi tes ennemis... Filles chantez, *Δάματερ μέγα χαίρε*».

Dans le troisième hymne, dédié à Artémis, nous trouvons une prière semblable (III, 136 sq.) : «Artémis, que celui qui est mon ami sincère appartienne aux gens bienheureux qui ont ta faveur; que j'en sois moi-même, ô reine, et que les chants soient toujours mon souci». Les motifs réitérés, nous le voyons, sont donc l'amitié avec la divinité et les chants, les hymnes qui doivent célébrer cette divinité.

Exception faite des vers finaux, où Théocrite expose sa réflexion personnelle, l'idylle n'offre pas de difficultés spéciales. Mais ce passage, surtout en ce qui concerne le vers 29, est rempli d'obscurités. La variation des solutions proposées en donne la preuve : des plus drastiques, comme celle de Meineke et Hiller, extirpant tout simplement le vers, aux plus compliquées, comme celle de Vollgraff. Heureusement pour nous, Gow⁶ dans son magnifique commentaire de l'œuvre de Théocrite offre un état précis et complet de la question, ce qui nous permet, à présent, de simplifier et de donner seulement les lignes générales sans entrer dans les détails.

Le passage présente, bien entendu, d'autres difficultés, mais nous nous bornerons ici à l'interprétation du vers 29, celui qui offre plus de problèmes, et à son intégration dans le contexte.

Pour mieux saisir les différentes questions impliquées, nous avons reproduit quatre vers : 27-30. Les deux premiers hexamètres correspondent à l'édition de Gow. Ensuite, pour les vers 29-30, on a le texte du *Parisinus* 2726 du XVe siècle, *D*, pratiquement notre seul codex pour cette

⁶ A.S.F. Gow, *Theocritus*, II, Cambridge, 1950, p. 480 sq.

idylle⁷ et celui du *Papyrus d'Antinoé* du Ve-VIe siècle ap. J.-C. qui dans ce vers diffère essentiellement du texte du manuscrit.

- 27 οὐκ ἄλέγω. μηδ' ἄλλος ἀπεχθομένω Διονύσῳ
φροντίζοι, μηδ' εἰ χαλεπώτερα τῶνδε μογήσαι

Parisinus 2726

- 29 εἴη δ' ἐνναετῆς ἢ καὶ δεκάτῳ ἐπιβαίνοι
αὐτὸς δ' εὐαγέοιμι καὶ εὐαγέεσσιν ἄδοιμι

P. Antinoé

29	...]ετῆς η και [...]κα.ω [[δ']] επιβαινην	αντ(ι του) α[...]... ξια
	...]έοιμι κ[...]αγεεσσιν αδοιμι	αδοιμι εις θ ετη

L'hexamètre, en lui-même, n'est pas dépourvu de sens, mais une fois relié au contexte, sa signification est beaucoup moins satisfaisante. On peut le mettre en rapport avec la phrase précédente (c'est la lecture du manuscrit médiéval), et alors ἐνναετῆς se rapporterait au sujet du μογήσαι, ou avec la phrase suivante (c'est ce que le papyrus fait; bien qu'il ait une fâcheuse lacune à l'endroit que devrait occuper εἴην, cette lecture est presque sûre d'après ἐπιβαίην), et dans ce cas, ἐνναετῆς serait le poète lui-même. Mais dans les deux cas, les difficultés restent semblables.

Relié à ce qui précède, si ce que le poète a voulu mettre en relief c'est la jeunesse, et par conséquent, l'innocence de la victime, ce qui rendrait plus affreux le châtement, on voit mal la progression 9-10. On aurait attendu, au contraire, un âge plus bas, pas un âge un peu plus haut. La précision même du «commencement» (ἐπι-βαίνειν) de la dixième année semble bizarre. Pourquoi pas «dix» ans tout simplement ? D'ailleurs, qui est ce mystérieux petit, signalé avec tant de précision ?

Wilamowitz, qui avait proposé un crime politique commis au sein d'une des familles hellénistiques régnautes⁸, voyait là le point faible de son argumentation : on ne pouvait pas apporter comme preuve le fait historique dont le poème serait le reflet.

On a essayé de résoudre ces difficultés en prétendant que *ennaetes* ne désigne pas exactement une jeune personne de neuf ans, mais serait le terme qui dénommerait un certain degré d'initiation mystérique, un *myste* de neuf ans d'ancienneté. Mais les problèmes au lieu de diminuer, s'aggravent. On doit alors supposer⁹ qu'il existait un tel degré initiatique

⁷ A.S.F. Gow, *op. cit.*, I, p. LVI sq.

⁸ *Op. cit.*, p. 213 sq.

⁹ Les preuves apportées ne sont pas satisfaisantes. Il est vrai que dans les Lois Sacrées de Cos (*Inscr. Cos*, 27-30 Paton-Hicks), relatives à la vente publique

et qu'au début de la dixième année l'autorité du *myste* devenait plus grande au sein du *thiasos*, du groupe des initiés... Ces suppositions, cependant, ne clarifient pas non plus ce que le poète aurait prétendu dire avec ce vers, qui reste mystérieux et en outre très maladroit.

Le texte du papyrus offre la clef du problème. Le second hémistiché du vers 29 ne coïncide pas avec celui du manuscrit. Il ne s'agit pas seulement de la première ou de la troisième personne du verbe ἐπιβαίνειν. Dans l'espace qu'aurait dû occuper δεκάτω, il manque deux lettres et ensuite on a κα.ω. Le professeur Hunt, dans son commentaire à la fin du papyrus, précisait qu'on ne voyait pas clairement ce qu'était supposé être un *tau*, la lettre originale était obscurcie et une deuxième main, avec une encre plus sombre, avait refait le trait qui pouvait aussi bien s'interpréter comme un *iota*.

La scholie, avec son commentaire εἰς Θ' ἐτη, c'est-à-dire, 9 ans, prouve de façon indirecte qu'on ne lisait pas, sur le papyrus, δεκάτω. Sinon le scholiaste en aurait fait mention.

Il est presque sûr qu'à la place de δεκάτω le papyrus avait δικαίω, δικαίω ἐπιβαίνην. Le verbe ἐπιβαίνειν, avec génitif, métaphoriquement pris, signifiant «arriver à», «atteindre» est parfaitement documenté en grec : εὐσεβίας ἐπιβαίνοντας (Soph., *E. C.*, 189), τῆς ὁσίας ἐπιβήσομαι (*H. Merc.*, 173), εὐφροσύνης ἐπιβῆτον (*Od.*, XXIII, 52), etc.

Mais en outre, et ceci est beaucoup plus déterminant, nous retrouvons la tournure dans le passage d'Hésiode qui évidemment inspira ces vers à Théocrite : *Erga*, 252 sq.

Le poète d'Ascrea, dans les conseils à son frère Persès, loue «ceux qui jamais ne s'écartent de la justice», μὴ παρεκβαίνουσι δικαίου (226). Dans notre texte on a repris la même expression introduisant une petite *variatio*; c'est presque la même métaphore, mais pas tout à fait la même; c'est l'art allusif, tellement dans le goût alexandrin. Au lieu de παρεκβαίνειν δικαίου, «s'écarter de la justice», nous trouvons δικαίω ἐπιβαίνειν, «atteindre la justice».

Nous avons ici une similitude frappante entre les deux passages. Une autre est οὐκ ἀλέγοντες quelques vers plus bas (*Erga*, 251); et ce ne sont

de charges religieuses, on fait mention d'un âge minimum de 10 ans pour certains offices, mais le mot ἐνναετής n'apparaît pas dans les inscriptions. Toutes les explications proposées dans cette direction (Vollgraff, Blumenthal, Benedetto), sont trop compliquées et manquent d'une base réelle suffisamment documentée. Cf., p. ex., le résumé critique de Gow (*op. cit.*, II, p. 481 sq.) de la "highly speculative solution" de Vollgraff.

pas les seuls rapprochements que nous pourrions faire¹⁰. Mais, en plus de ces ressemblances ponctuelles, la réflexion de Théocrite, sa γνώμη, est exactement le contraire du vœu émis par Hésiode dans son désespoir (270) :

νῦν δὴ ἐγὼ μητ' αὐτὸς ἐν ἀνθρώποισι δίκαιος
εἶην μητ' ἐμὸς υἱός.

«Puissé-je aujourd'hui cesser d'être juste, et moi et mon fils» est exactement la prière élevée par Théocrite mais à l'inverse : «Puissé-je atteindre la justice», «être juste». Il faut se souvenir des connotations que le mot δίκαιος possédait en grec. Nous le trouvons opposé à δυσσεβής, par ex., Esch., *Sept.*, 598; δίκαιος est l'homme juste qui tient dans son cœur les obligations envers les dieux, c'est un mot répété constamment dans les hymnes et dans le langage rituel; et dans ce passage de Théocrite nous le trouvons en rapport avec εὐαγής, εὐαγεῖν, εὐσεβής, tous des mots rituels¹¹. Δίκαιος n'est pas simplement «juste», c'est un terme rempli d'implications religieuses.

Comment est-il possible qu'un texte si facile et compréhensible ait subi une telle altération ? Ce n'est pas une question de changement mécanique. Normalement, un texte se corrompt à partir d'une difficulté quelconque dans l'original que le copiste attentif cherche à résoudre. Dans notre passage il y avait un problème métrique, δικαίω avec la diphtongue scandée comme brève. Ces irrégularités métriques se produisent assez souvent quand on adapte une formule à un autre contexte¹². Dans notre cas, il s'agit aussi d'une adaptation. On pouvait certainement trouver des exemples similaires avec la diphtongue raccourcie, par ex., παλαιός dans la tragédie, δειλῆιος dans la comédie, Hésiode lui-même a γαιήοχον¹³; on trouve aussi δίκαιος, avec αι brève, dans Ménandre, dans un fragment orphique¹⁴, mais d'habitude la diphtongue était longue et, dans notre cas, elle ne s'adaptait pas à sa place dans l'hexamètre. Alors, on a introduit

¹⁰ Du premier (cf. *Théog.*, 976) au dernier vers de *Les Bacchantes* (ἐπιμωματόν v. 38, hors d'ici seulement dans *Erga*, 13) l'influence hésiodique est évidente.

¹¹ Cf. GOW, *Theocritus*, II, p. 483.

¹² Cf. M.L. WEST dans son commentaire à Hésiode, *Théog.*, 15.

¹³ Cf. M.L. WEST, *loc. cit.*, et *Greek Metre*, Oxford, 1982, p. 11 sq., avec des références.

¹⁴ *Epitr.*, 348 (cf. le commentaire *ad loc.* de A.W. GOMME et F.H. SANDBACH, Oxford, 1973) et *Orph. Fragm.*, 247, 2 Kern. Cf. aussi la glose d'HESYCHIUS, s.v. οὐ δίκαιον· οὐ δίκαιον. Dans les idylles de Théocrite, on trouve, très souvent, ποεῖν : III, 21; VI, 31; (VIII) 18; X, 25, 38; *Epigr.*, 22, 7, parfois écrit ποεῖν.

une petite modification, et δεκάτω, en plus de sa similitude graphique, comptait d'autres arguments en sa faveur; ἐνναετής, compris dans sa signification la plus courante «de neuf ans» entraînait fort naturellement la progression presque formulaire neuf-dix¹⁵, si fréquente depuis Homère, cette gradation étant encouragée d'autre part par ἢ καί. L'altération était donc facile.

Mais ἐνναετής avait une autre signification plus élevée, plus noble, liée à la langue des hymnes. En relation avec ἐνναίειν¹⁶, «habiter dans», sert à désigner les dieux qui vivent dans une région et qui, ainsi, la protègent d'une façon spéciale. Ce sont les θεοί, δαίμονες ἐνναέται. Mais aussi il peut se rapporter aux habitants d'un pays. Évidemment, il existe une relation particulière entre les θεοὶ ἐνναέται d'une région et ses habitants. De là, la récurrence du terme dans les hymnes, s'attachant au chœur des citoyens qui les entonnent. Ainsi, dans le péan d'Isyllos¹⁷, par exemple, nous lisons : ἀείσατε λαοί, ζαθέας ἐνναέται τᾶσδ' Ἐπιδάουρον, «chantez, ô peuple, habitants de cette vénérable Épidaure». Et, en retour, ils attendent du dieu la prospérité de leur cité : τὰν σὰν Ἐπίδαυρον ματρώπολιν ἀῶζον.

Philodème¹⁸ parle également de ces *ennaetai* dans son péan à Dionysos, dont le refrain répète avec insistance εὐφρων τάνδε πόλιν φύλασσε, «puisses-tu veiller, propice, sur cette ville !».

Et un fragment de Callimaque, récupéré dans un papyrus¹⁹, où il est aussi question d'un péan, mentionne les ἐνναέται de Sicyle. Comme déjà Wilamowitz le signalait²⁰, le mot fait partie de formules de culte très anciennes. Les chœurs des habitants²¹, serviteurs dévoués de la divinité,

¹⁵ Les exemples de cette progression sont très nombreux. Cf. le commentaire de WEST à HESIODE, *Théog.*, 636, et celui de G.S. KIRK à *Il.*, II, 328 sq.

¹⁶ Dans un poème dorien on devrait attendre ἐνναεταῖς, mais l'idylle XXVI, malgré le Δωρίδι de son titre, est très peu dorientienne, aussi bien dans le manuscrit médiéval que dans les papyri : 5 βωμούς, 10 ἀλιβάτου, 12 πρῶτον, 13 βάκχον, 37 Διονύσου... (*P. Ant.* atteste tous ces exemples, sauf le premier, et dans le petit fragment récupéré par E.G. TURNER, *The Antinopolis Papyri*, III, n° 207, nous pouvons lire 19 Αὐτονοῦ, 20 μητηρ; sur le Parchemin du Louvre, 21 λεαίνης). Peut-être, avons-nous ici un des motifs de la corruption du passage. ἐνναέται (également ἐνναίω et d'autres dérivés) est un mot très dans le goût alexandrin, cf. APOLL. RH., I, 921, 1126; II, 517, 1273; CALLIM., fr. 186, 24; 177, 36, etc.

¹⁷ J.U. POWELL, *Collectanea Alexandrina*, Oxford, 1925, p. 132 sq.

¹⁸ POWELL, *op. cit.*, p. 165-171.

¹⁹ *The Antinopolis Papyri*, III, n° 113. Cf. F. UEBEL, in *AfP*, 22 (1973), n° 1220.

²⁰ *Isyllos von Epidauros*, Berlin, 1886, p. 14.

²¹ Puisque le sacerdoce était un service public, être citoyen était une condition indispensable pour arriver à toutes sortes de charges religieuses; on voit les

qui ont à leur charge son culte, ses hymnes, sont plus redevables que nulle autre personne de son secours. ἐνναέτης pris dans ce sens, le vœu formulé par le poète est : «puissé-je être *ennaetes* (appartenir au chœur des *ennaetai*)».

Nous avons donc deux hexamètres parallèles avec quatre optatifs désidératifs, deux dans chaque vers²². Trois d'entre eux échelonnés, le quatrième, du point de vue logique, étant un développement du troisième (le poète aime bien ces symétries. On en trouve plusieurs exemples dans l'idylle, le plus notable peut-être au vers 18-19).

1. -εἶην ἐνναέτης : puisse-je être un «*ennaetes*».

2. -ἦ καὶ δικαίῳ ἐπιβαίην : et même atteindre la justice.

ἦ καὶ est une association de la conjonction disjonctive et de καὶ intensif exprimant une gradation.

3/4 αὐτὸς δ' εὐαγέοιμι καὶ εὐαγέεσσιν ἄδοιμι : puisse-je moi-même, être saint et plaire aux saints.

En ce qui concerne αὐτὸς δ', tout d'abord, nous ne savons pas si le papyrus portait exactement ces mots. Αὐτὸς δ' est la lecture du manuscrit, et il ne pouvait en être autrement, étant donné qu'il relie le vers 29 avec les précédents. La particule δέ était nécessaire pour marquer l'opposition : la victime / pour ma part, je... Peut-être le papyrus avait une autre particule, par exemple τε, αὐτός τ'.

De toute façon, αὐτός au vers 30 fait ressortir la personne du poète vis-à-vis de ces εὐαγέεσσιν du deuxième hémistiche.

En résumé, je pense que la lecture probable δικαίῳ ἐπιβαίην du Papyrus d'Antinoé, qui pour les vers précédents aussi se montre plus digne de crédit que le manuscrit médiéval, est correcte, et le parallélisme évident de ces vers avec le passage d'Hésiode la confirme.

Le vers 29 s'intègre parfaitement dans l'ensemble avec la série des quatre optatifs renfermant les vœux du poète. La symétrie des quatre hémistiches s'accorde bien avec le style que nous trouvons dans le reste de

cités dresser soigneusement des listes de citoyens aptes pour ces fonctions, consignait non seulement le nom du père de chaque individu, mais aussi (par exemple à Cos), celui de la mère.

²² BLUMENTHAL, in *RE*, V A 2, c. 2020-2021 fut le premier à adopter la lecture du papyrus avec les quatre optatifs parallèles, mais en acceptant toujours la progression traditionnelle 9-10 ans. Pourquoi, cependant, le poète aurait-il voulu avoir cet âge ? Ses arguments étaient peu convaincants. Cf. aussi V. DI BENEDETTO, in *PP*, 12 (1957), p. 271 sq.

l'idylle, et les prières formulées sont dans la même ligne de celles de Callimaque que nous avons signalées.

Le passage a un sens satisfaisant, sans mystères ni obscurités. On ne doit rien présupposer : ni degrés d'initiation non confirmés, ni pauvres enfants massacrés, moins encore de festins cannibales ou une apologie de l'assassinat rituel.

Au fond, on se sent soulagé.

Maria Teresa MOLINOS TEJADA

Departemento de Filología Clásica
Facultad de Filosofía y Letras
Universidad de Valladolid
E - 47002 VALLADOLID